



Magnifique couverture d'Aslan pour un roman en fait assez médiocre !

CHAPITRE XV

— Où allons-nous ?

Je ne me lassais pas de me poser cette question à laquelle je ne trouvais pas de réponse. Il y avait une heure que nous bourlinguions de la sorte.

Soudain, le cargo se mit en panne. Le moteur se tut. Je vis alors César Pantaléone s'avancer sur le pont. Il devait avoir beaucoup bu et semblait un peu ivre.

— Maniez-vous le train, vous autres, s'écria-t-il en s'adressant aux hommes d'équipage. Faut foutre la chaloupe à la mer. Compris ?

— O. K. s'écria l'équipage d'une seule voix.

Sur la côte, je vis une lueur se balancer. Puis elle s'éteignit. Par trois fois, elle se ralluma.

Cela devait être Pérez, ou plutôt le capitaine Tovar qui faisait des signaux.

La chaloupe descendit jusqu'à la mer.

Pantaléone désigna les hommes qui de-

vaient aller chercher le capitaine. Manque de pot, Lanzman et Burns furent désignés. Nous n'étions que six pour mener la bagarre. En effet, j'avais décidé de me rendre maître du cargo avant l'arrivée de Pérez à bord.

La chaloupe commença de s'éloigner. Elle allait très vite. Elle semblait raser les eaux comme une hirondelle de mer.

Archibald s'était de nouveau rapproché de moi. D'autres ombres nous rejoignirent. Dans l'obscurité, je reconnus Garry, Cutler, Howes et Kings.

— Il va falloir en mettre un bon coup, dis-je à voix basse.

— Ne pas faire usage de nos armes à feu, précisa Archibald. Pérez pourrait entendre de la côte.

— Non, dis-je. On va frapper avec le couteau ou avec des barres de fer. Je donnerai le signal moi-même en portant un coup sur le cigare du second maître.

— O. K.

Je m'approchai de Pantaléone. J'avais repéré quelques barres de fer qui traînaient sur le pont. J'en ramassai une au passage. Je m'appuyai dessus comme sur une canne.

— Cette nuit est délicieuse, dis-je à Pantaléone sur un ton mondain.

Le nègre grogna. Je repris :

— Il me tarde que le capitaine soit à bord. Ce vieil ami !

— Il ne tardera sûrement pas, répliqua Pantaléone, dont le regard ne quittait pas la petite lumière sur la côte.

Là-bas, la chaloupe devait accoster.

— Le capitaine a pas mal de bagages avec lui, insinuai-je.

Il me sembla que Pantaléone m'observait dans l'ombre d'un air soupçonneux.

— Regardez donc là-bas, m'écriai-je.

Il se tourna de nouveau vers la côte.

— Je ne remarque rien, dit-il.

— La lumière.

— Et alors ?

— J'en vois une autre.

— Où donc ? fit Pantaléone en écarquillant les yeux.

— Sur la droite.

— Je ne la vois pas.

— Vous allez la voir, vous en verrez même trente-six.

Et pan sur la nuque. Je m'écriai triomphalement :

— Et vas-y donc !

— C'est pas ton père ! lança triomphalement Archibald à l'autre bout du pont.

Pantaléone s'effondra comme une masse. Le gros paquet de chair visqueuse resta immobile à mes pieds. Sans perdre une seconde, je le balançai par-dessus le bastingage.

Plouf !

Des cris divers retentirent sur le pont. Cha-

cun de nous avait abattu son homme. Cela faisait six adversaires en moins. Sans perdre une seconde, je me ruai sur un des matelots qui fuyait vers une écoutille. L'homme se retourna, alors que j'étais sur le point de le rattraper. Je vis, dans sa main droite, briller l'acier d'un poignard.

Il leva le bras pour me frapper. Déjà, je l'avais devancé. La barre de fer retomba sur son crâne qui s'ouvrit comme une pastèque mûre. Encore un qui avait le bonsoir d'Alfred.

Kings avait été moins heureux. Il gisait sur le pont, la gorge tranchée. Son agresseur se ruait sur moi. C'était un véritable colosse. Je brandis ma barre. Il esquiva le coup.

— Salaud ! hurla-t-il.

Il m'allongea un coup de tête au creux de l'estomac. Je crus que j'allais restituer les conserves de mon dîner. Je roulai à terre. Il se rua sur moi. Ses deux mains se refermèrent comme un étau sur ma gorge. Il allait m'étrangler. J'étouffais, j'étais perdu.

Une fois de plus... j'y étais habitué. Mais les doigts de fer continuaient à resserrer leur étreinte.

Je lui filai un coup de genoux dans le bas-ventre. Il poussa un hurlement étouffé ; il y avait de quoi. Une seconde, l'étreinte se dénoua.

C'était plus de temps qu'il ne m'en fallait

pour que je me redresse et que je reprenne l'avantagē. Le judo était là pour un coup. Je lui filai, du plat de la main, un coup à lui sectionner la carotide. Comme je l'avais déjà fait à Tocoïo avec l'homme à tête de singe.

Maintenant, le colosse gisait à mes pieds, à peu près inanimé. Je lui écrasai la tête à coup de barre.

J'en avais deux à mon tableau de chasse.

Au bout du pont, la bagarre faisait rage. Ça cognait ; ça hurlait. Archibald faisait tourner sa barre de fer, semblable à Roland, au col de Roncevaux, et six types le cernaient, cherchant en vain à l'approcher.

Je me précipitai, ma barre au poing. J'en frappai un, puis deux. Ils s'effondrèrent l'un et l'autre. Successivement, ils reçurent mon couteau dans le cœur.

Un des adversaires d'Archibald, m'ayant repéré, fonça sur moi. Je me servis de ma barre comme d'un bélier, et je lui défonçai le thorax. Et de trois ! Et de cinq, au total, à mon actif.

Archibald venait de réussir à toucher un de ses adversaires à la tempe. Le type tomba. Le dernier s'enfuit en hurlant de peur.

Je m'élançai à sa poursuite. Je lui filai un croc-en-jambe. Il tomba. Mon poignard entre les deux épaules l'envoya *ad patres*.

Je renonçai à compter les victimes.

Je me ruai vers une écoutille. Une tête ap-

parut. Pas de quartier. Surtout pas de quartier-maître, parce que c'était lui. Son crâne s'ouvrit en deux, comme une courge. La cervelle jaillit et se répandit sur le deck.

— Il faudra laver le pont demain matin, déclarai-je.

Tous les F. B. I. se rassemblaient autour de moi. Nos ennemis étaient tous morts.

J'étais seul maître à bord. Je pouvais attendre Pérez-Tovar de pied ferme.

HÉCATOMBE A TOCOYO

La guerre civile gronde en Colombie. Sous la conduite du Colonel Aravello, une bande d'aventuriers est chargée d'accompagner la nièce du président, Dolorès Belmondo, jusqu'au port de Buenaventura, en vue de lui permettre de gagner l'Europe.

Que deviendra le Colonel et ses principaux hommes de main après s'être heurtés à des ennemis du régime.

La belle Dolorès parviendra-t-elle à terminer son voyage et dans quel but allait-elle en Europe ?

Palmer, l'agent secret du F. B. I. mêlé à l'aventure parviendra-t-il à découvrir la clef de l'énigme.

De toute façon, c'est au milieu, d'une série de bagarres et de fusillades, que se déroule l'action et le lecteur trouvera plaisir à voir évoluer les héros de ce roman dans un décor peu souvent évoqué.

Collection "ESPIONNAGE" 225 Frs

ÉDITIONS DE L'ARABESQUE

50, RUE DAMREMONT - PARIS - 18^e

ORN. 61-87

N. M. P. P.